

DOI: 10.61037/TVA00045

Ce chapitre fait partie de la publication :

Christina Haas, Torsten Korte, Anne-Catherine
Schröter, Harald R. Stühlinger, Boom. *Cultures du
bâti en Suisse 1945–1975*, Triest Verlag,
Zürich 2026.

Les réflexions qui précèdent ont pour but de fournir un aperçu global des transformations de l'environnement bâti induites par les années de boom économique pour l'ensemble de la Suisse et de formuler des observations holistiques sur les cultures du bâti des années d'après-guerre. Cette approche se fonde sur une conception de la culture du bâti envisagée en tant qu'interaction étroite entre des processus et des discours au sein d'un réseau d'acteur·rice·s complexe, en prenant en compte les diverses influences et conditions internationales, nationales et régionales, qui constituent l'environnement bâti. Cette analyse à trois échelles différentes (territoriale, régionale et urbaine) permet d'une part de mieux visualiser les relations spatiales et culturelles dans l'environnement bâti. D'autre part, elle offre la possibilité d'étudier comparativement les similitudes et les différences régionales à travers la Suisse, qui sont parfois difficilement perceptibles.

Sur les cultures du bâti et les réseaux

La méthode sur laquelle repose ce travail ouvre une perspective sur l'environnement bâti en mettant l'accent sur des aspects de la culture du bâti jusqu'ici trop peu considérés. Contrairement à ce qui est souvent le cas dans l'historiographie architecturale, elle ne s'interroge pas sur les performances particulières des constructions, mais s'efforce de prendre en compte tous les acteur·rice·s, facteurs et circonstances qui ont influencé les cultures du bâti de cette époque. Elle inclut explicitement les maîtres d'œuvre et les maîtres d'ouvrage ayant réalisé de nombreux projets, dont les édifices ont certes fortement marqué de leur empreinte les villes, les agglomérations et les paysages suisses, mais qui n'ont été que marginalement – voire pas du tout – évoqués dans les représentations et les discours contemporains et rétrospectifs. Les architectes et les ingénieur·e·s dont les constructions ne sont pas mentionnées dans les médias spécialisés lors de leur réalisation ne sont généralement guère valorisé·e·s vingt, cinquante ou cent ans plus tard.

Au lieu de cela, ils tombent peu à peu dans l'oubli, tout comme leur influence sur l'environnement bâti. Il existe, pour diverses raisons et notamment en fonction de la personne ayant réalisé le projet, certaines tendances et préférences quant aux choix des ouvrages qui sont discutés, publiés et accueillis. Cela tient en partie aux réseaux de relations, souvent difficiles à reconstruire mais dont l'importance ne doit pas être négligée. Il n'est pas seulement question de savoir si les ouvrages et leurs auteur·rice·s ont été publiés, mais aussi où ils l'ont été. Les comptes rendus dans des revues spécialisées tel que *werk* sont considérés comme plus importantes – et de meilleure qualité – pour le discours architectural que ceux publiés par exemple dans le *Schweizerische Bauzeitung* ou le *Schweizer Journal*. Cette hiérarchisation s'observe également dans d'autres aspects: les diplômé·e·s des écoles polytechniques fédérales sont ainsi parfois décrit·e·s comme plus compétent·e·s que celles et ceux des écoles d'ingénieurs. En outre, la FAS (Fédération des Architectes Suisses) n'accepte que des architectes «ayant réalisé des contributions remarquables dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire»⁵⁷⁶, tandis que la SIA (Société suisse des ingénieurs et des architectes) représente l'ensemble des architectes et des ingénieur·e·s. La valorisation de ces médias, institutions et fédérations, combinée à d'autres conditions générales, crée un canon historiographique dans lequel un nombre restreint d'acteur·rice·s bénéficie d'une grande attention, alors que la plupart restent sous les radars. Cela influence encore aujourd'hui la perception de l'espace bâti, et indirectement du secteur de la construction. Dans le même temps, une analyse centrée sur quelques personnes exceptionnelles – généralement des architectes et parfois quelques ingénieur·e·s – est également problématique dans la mesure où elle occulte le riche réseau d'acteur·rice·s composé d'individus, d'institutions et d'entreprises qui ont été impliqués dans les grands projets de construction typiques de l'après-guerre et ont joué un rôle essentiel dans leur conception et leur

réalisation. Les contributions des femmes dans la construction durant les années de boom sont tout particulièrement invisibilisées, principalement parce qu'elles ne pouvaient pas diriger des bureaux, accepter et exécuter des commandes au même titre que les hommes. Les contributions de ces femmes, qui ont travaillé dans des bureaux d'études, voire les ont dirigés – souvent avec leur mari –, méritent d'être analysées de manière approfondie. Cela constitue un domaine de recherche encore peu développé.⁵⁷⁷

La hiérarchisation et la canonisation conventionnelles, qui privilégient certain·e·s individus selon différents critères dans le sens d'une «histoire magistrale», s'observent également dans le domaine des types de construction et des responsabilités de construction. Alors que les tâches de construction classiques de grands bâtiments comme les immeubles résidentiels et de bureaux, les écoles ou encore les bureaux de poste bénéficient d'une attention particulière, les ouvrages d'infrastructures – et les catégories professionnelles qui y sont liées – ne sont, dans la recherche portant sur l'histoire architecturale, pas considérés et médiatisés à hauteur de leur importance et de leur présence au sein de l'environnement bâti. Le manque de publication sur ces ouvrages exerce un impact non négligeable sur l'opinion des milieux spécialisés à leur sujet et sur la perception du public. Les bâtiments sur lesquels on ne sait rien paraissent sans importance.

Une appréhension de la culture du bâti globale et non hiérarchisée par des normes se combine particulièrement bien avec les approches de la théorie de l'acteur-réseau. La perspective holistique qui en résulte englobe l'ensemble des personnes impliquées dans la création et l'utilisation de l'environnement bâti, mais va plus loin encore en considérant les bâtiments eux-mêmes comme des composantes actives du vaste réseau de la culture du bâti. Une analyse détaillée et intégrale ainsi qu'une description des diverses mises en réseau sont non seulement impossibles, mais aussi inutiles. Il est néanmoins évident que ce changement de perspective permet de dresser

un tableau plus nuancé de l'environnement bâti, plus complet et plus proche de la réalité complexe et multidimensionnelle que les modèles centrés par exemple sur une historiographie architecturale basée sur quelques architectes de renom.

Cela est important pour deux raisons. Premièrement, une telle approche permet de mieux prendre en compte la réalité telle qu'elle est vécue par de nombreuses personnes. Seule une minorité d'êtres humains vivent en effet dans un monument historique d'importance majeure ou dans un logement récompensé par un prix architectural. À l'inverse, la plupart des gens résident dans de grands immeubles d'apparence quelconque ou dans des ensembles résidentiels situés en agglomération et composés de maisons individuelles, travaillent dans des bâtiments de bureaux ou des zones industrielles qui jouissent de peu de considération, et traversent quotidiennement des paysages marqués par différentes infrastructures. À travers différents récits et images, il est possible de briser cette vision stéréotypée d'un environnement bâti supposé anonyme et uniforme. Deuxièmement, ce sont précisément ces bâtiments en apparence insignifiants, construits en masse dans le paysage suisse de l'après-guerre, qui font l'objet de démolitions et de mesures de transformation importantes au XXI^e siècle. Cela représente une perte non seulement sur le plan culturel et historique, mais aussi écologique. Cette problématique est d'autant plus importante que cette disparition s'inscrit dans un contexte de débat sur la durabilité. Les bâtiments apparus dans les années d'après-guerre sont aujourd'hui sommés de se moderniser, et ce phénomène est étroitement lié à une dévalorisation de leur esthétique et à un malaise général à leur égard, dont nous explorerons les origines par la suite. Leur état parfois précaire résulte souvent d'une maintenance et d'un entretien insuffisants pendant leur exploitation, dus au manque d'estime que leur portent leurs propriétaires. Dans de nombreux cas, ce défaut d'entretien implique des travaux de transformation importants, voire une

démolition-reconstruction, qui auraient pu être évités si des investissements réguliers avaient été réalisés.

Les bâtiments d'infrastructures entre invisibilité et domination visuelle de l'environnement bâti

Après la Seconde Guerre mondiale ont été posées les bases d'une société interconnectée à l'échelle mondiale. Avec le progrès technique et la prospérité, les foyers ont été équipés entre autres du téléphone, de la télévision, la machine à laver, l'aspirateur et de divers appareils. Ce phénomène s'est accompagné d'une euphorie de la modernisation, et a dans le même temps engendré une dépendance aux grandes infrastructures techniques qui ont façonné durablement les paysages suisses. En outre, une certaine impression de perte de contrôle est apparue, car les actions et activités quotidiennes des individus reposaient sur le développement continu de ces infrastructures, dont les utilisateur·rice·s ne pouvaient concevoir la présence et l'apparence que dans des cas exceptionnels – si tant est qu'elles pouvaient être envisagées.

Les considérations formulées dans la partie principale de ce travail au sujet des ouvrages d'infrastructures territoriaux ont montré que les grands projets des autoroutes, des centrales électriques ou encore des tours de transmission dominant largement l'environnement en matière architecturale et exercent une influence sur la perception des paysages.

Bien que les nécessités techniques et fonctionnelles aient été au cœur de ces projets et déterminent l'apparence des bâtiments, cette dernière ainsi que les exigences liées à la forme des infrastructures n'étaient pas toujours mises au second plan. Des critères purement esthétiques ont ainsi été incorporés aux processus de conception, à l'image de l'intégration «harmonieuse» aux paysages. Cela a notamment conduit à la plantation d'arbres le long de routes nationales, au chanfreinage de volumes monumentaux ou à l'adaptation visuelle à l'environnement par les couleurs des façades.

Tous ces paramètres contribuent de manière significative à la qualité visuelle des ouvrages d'infrastructures techniques.

Cette publication fournit un aperçu des vastes réseaux d'infrastructures et de leurs édifices. Un déficit de recherche subsiste toutefois en matière de présentation qualitative approfondie de certains types de construction comme les centrales nucléaires, les raffineries, les routes nationales, les centraux téléphoniques ou les tours de transmission. On peut même identifier quelques types pour lesquels il n'existe, à l'heure actuelle, presque pas de descriptions qualitatives, tels que les bureaux de douane, les postes-frontières ou les abris de protection civile souterrains. Aux yeux du public, ces bâtiments se situent à la croisée de la visibilité et de l'invisibilité. En effet, très peu d'ouvrages sont véritablement invisibles, ce qui est par exemple le cas lorsqu'ils sont situés partiellement ou entièrement sous terre. Nombre d'ouvrages sont certes visibles au sein de l'espace bâti, mais sont difficilement accessibles et reconnaissables, voire complètement anonymes, si bien qu'il est difficile de les identifier comme des infrastructures si l'on ne possède pas de connaissances techniques précises. Les bâtiments emblématiques des réseaux d'infrastructure sont ceux qui, en tant que points nodaux, sont visibles de loin et dominent le paysage. Le grand public – y compris les personnes sans connaissances techniques – est familier des tours de transmission érigées sur des collines ou encore des barrages de centrales hydroélectriques. Leur fonction est elle aussi connue d'un grand nombre. Ces repères cachent toutefois des composantes essentielles de réseaux indispensables à leur fonctionnement, mais totalement ou partiellement invisibles car dissimulées sous terre ou situées en des endroits reculés et donc inaccessibles au public. Les centrales hydroélectriques, implantées en haute altitude dans les Alpes et comprenant des conduites d'eau principalement souterraines, mais aussi les abris de protection souterrains que l'on retrouve à travers toute la Suisse et les

câbles enterrés qui suivent le tracé des routes en sont quelques exemples.

De plus, en raison de leur grande dimension territoriale, il n'est jamais possible de visualiser ou d'appréhender les réseaux dans leur globalité. Dans l'espace bâti, ils ne peuvent être perçus que par fragments ou, dans leur intégralité, à travers des représentations abstraites comme des plans ou des diagrammes. Les structures de grande superficie, comme les gares de triage

, les aéroports, les usines d'incinération des déchets ou les raffineries constituent des cas particuliers. Bien qu'elles soient tout à fait visibles et qu'elles façonnent des pans entiers du paysage, elles sont souvent impossibles à appréhender dans leur globalité spatiale en raison des limites et des interruptions qu'elles constituent dans l'espace et de leur inaccessibilité au public.

À cela s'ajoute le fait que de nombreuses personnes n'associent pas certaines infrastructures techniques, notamment les bâtiments des télécommunications ou de la production énergétique, à leur fonction. Elles ne sont donc pas architecturalement invisibles comme cela a été défini plus haut, mais fonctionnellement invisibles ou illisibles. La fonction centrale qu'elles occupent en tant que composantes des réseaux d'infrastructures et leur importance pour l'ensemble de la société ne sont pas reconnues. Au lieu de cela, en raison de leur conception, mais aussi du manque d'informations et de contenus à leur sujet, elles paraissent presque banales et sont absentes de la carte cognitive de la population. Ce phénomène est particulièrement bien illustré par les centraux téléphoniques ou les postes de transformation, implantés tant en centres-villes qu'en périphérie. Bien qu'ils soient fermés au public, ils ont un impact sur le quotidien de l'ensemble de la société, leur fonction assurant la consommation énergétique et la communication.

Ils agissent dans l'ombre, car ils ne sont pas présents visuellement, mais fonctionnellement. Dans le même temps, par le rôle fondamental qu'elles jouent pour la vie sociale

et économique, ces constructions occupent une place essentielle au sein de l'espace bâti et méritent donc plus de considération. Leur illisibilité ou leur anonymat s'accompagnent d'un manque d'informations à leur sujet, dans la mesure où les publications et les documents d'archives sont rares, voire inexistantes, posant ainsi un défi particulier aux chercheur·euse·s et aux spécialistes qui cherchent à comprendre l'espace bâti dans sa globalité.

L'importance de la prise en compte des grandes infrastructures techniques existantes ainsi que de l'analyse de leur évolution dans le cadre des conceptions d'aujourd'hui et de demain est illustrée par le fait que les fondements techniques de ces systèmes infrastructurels conditionnent non seulement la création de nouveaux projets, mais renforcent également considérablement leur dynamique de croissance et entraînent une augmentation constante des performances.⁵⁷⁸ La simple présence de routes à grande vitesse stimule le trafic automobile, qui en vient tôt ou tard à se congestionner, ce qui implique de nouveaux aménagements de l'infrastructure routière; un réseau téléphonique fonctionnel entraîne une hausse du nombre de communications et lignes téléphoniques et implique la modernisation ou la construction de nouveaux centraux téléphoniques, et ainsi de suite. Combiné à une forte interdépendance avec d'autres systèmes sociaux fonctionnels, cela entraîne une certaine tendance à l'autonomisation en matière de construction, et donc de développement et de conception de tels bâtiments, qui se répercute à son tour de manière non négligeable sur l'environnement bâti. La relation de dépendance qui s'établit alors entre les réseaux d'infrastructures et ses utilisateur·rice·s, ainsi que les bouleversements des paysages induits par les constructions nouvelles et les agrandissements des différents réseaux, ont constamment été sources d'un certain malaise ainsi que de protestations de la société civile.⁵⁷⁹

Changement radical d'échelle et construction à grande échelle

Une partie importante des bâtiments construits durant les années de boom se distinguent par leur taille, jusque-là exceptionnelle, et représentent soit de nouveaux types de construction, soit une modification majeure des types existants. Certains bâtiments d'infrastructures, complexes résidentiels ou immeubles de bureaux

en sont des exemples. D'autres bâtiments de plus petite échelle, comme des maisons individuelles, de vacances ou en terrasse ont été créés en masse, et ont donc exercé une influence majeure sur les paysages et conduit à une extension significative des zones habitées. Cet aspect met en évidence la dimension monumentale des ouvrages d'après-guerre, qui était comparable à celle d'époques passées – par exemple l'industrialisation, la croissance et le boom de la construction du début du XX^e siècle. La perception d'un bouleversement très rapide, induit par le progrès technologique et exerçant un impact considérable sur l'environnement bâti, était similaire à celle qui avait suivi la première industrialisation et durant les années de boom économique. L'activité de construction des années de boom a toutefois surpassé de loin celle des périodes passées. L'environnement bâti porte encore aujourd'hui la marque des nombreux bâtiments et infrastructures construits en masse à cette époque: près d'un tiers des lotissements proviennent des années de boom. Les ouvrages bâtis en grand nombre, contrairement aux édifices uniques et exceptionnels, présentent toujours une certaine banalité ou insignifiance. Les constructions que l'on retrouve régulièrement sous la même forme au sein de l'espace bâti sont rapidement dévalorisées sur le plan esthétique du fait de leur banalité. Leurs finesses et leurs caractéristiques uniques passent alors souvent inaperçues.

Il faut également noter que les bâtiments apparus en Suisse entre 1945 et 1975 diffèrent visuellement largement de ceux qui façonnaient jusqu'alors l'environnement bâti, aussi bien en termes de forme, de matérialité que d'expression architecturale. La conception de l'environnement bâti pendant les années de boom économique a été fortement influencée par les principes du fonctionnalisme, les exceptions confirmant – comme toujours – la règle. Il serait toutefois réducteur d'expliquer l'apparence des bâtiments des années de boom uniquement par l'influence de courants architecturaux axés sur la fonctionnalité et l'absence d'ornementation. Un grand pragmatisme ainsi qu'une approche de plus en plus économique et industrialisée de la construction, étroitement liée à la volonté de réduire les délais de construction, ont également joué un rôle décisif. Cela a notamment conduit à la préfabrication d'éléments de construction et au développement de différents systèmes de construction – souvent pour des bâtiments entiers. Aux côtés des caractéristiques matérielles et esthétiques, ces paramètres économiques et techniques ont façonné la culture du bâti durant l'après-guerre et ont contribué à la reconnaissance de l'activité de construction des années de boom.

Le nombre de nouveaux bâtiments érigés durant les années entre 1945 et 1975, leurs dimensions massives, leur expression architecturale épurée utilisant le béton, le métal et le verre comme matériaux dominants ainsi que la part croissante occupée par les infrastructures techniques au sein de l'activité de construction n'ont pas seulement contribué à la transformation profonde de l'environnement bâti. Ces facteurs ont également bouleversé en très peu de temps le quotidien des personnes qui habitent ces paysages. Pour un grand nombre, la hausse de la richesse a entraîné une augmentation de la consommation, qui a non seulement concerné les équipements et les biens de consommation comme la télévision dans le salon, mais a aussi donné lieu au développement de nouveaux types de bâtiments, tels que les centres commerciaux.

La population s'est de plus en plus tournée vers ces derniers pour réaliser ses achats, elle a commencé à parcourir de plus longues distances grâce à la voiture et les rencontres quotidiennes se sont elles aussi transformées, avec l'arrivée en grand nombre de nouveaux-elles habitant.e.s dans des lotissements apparus dans des zones autrefois rurales. Ces mutations sociales et sociétales sont multidimensionnelles, mais elles sont influencées par l'environnement bâti, de la même manière qu'elles façonnent ce dernier. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette transformation profonde ait suscité un sentiment de malaise et à ce que celui-ci soit lié à l'aménagement de l'environnement bâti; ce schéma d'analyse est transposable des années d'après-guerre à d'autres époques et peut être étudié à travers des extraits consacrés à la médiatisation de l'environnement bâti.

De la perception de l'environnement bâti

Les profonds bouleversements qu'a connu l'environnement bâti depuis l'après-guerre ont toujours fait l'objet d'une couverture médiatique – publicitaire, de propagande ou critique. La manière dont les travaux de construction ont été et continuent d'être médiatisés à l'échelle locale et nationale est toujours révélatrice de la culture du bâti de l'époque et de la région en question. L'absence de thématisation de certains bâtiments est également significative et montre que ceux-ci étaient soit inconnus, soit jugés trop peu importants pour être couverts médiatiquement. Il est important de souligner que les articles parus dans les revues spécialisées et les quotidiens, les reportages diffusés à la radio et à la télévision ainsi que les publications ne reflètent qu'une partie des opinions dominantes. Il ne s'agit là que d'extraits documentés de l'ensemble des avis prépondérants qui ont pu être exprimés, sans toutefois être mis par écrit ou publiés. En outre, une partie du discours est formée de discussions informelles, de réunions officielles pour lesquelles il n'existe pas (ou plus) d'enregistrements ou encore d'échanges ef-

fectués sous des formats différents. La partie de ces discours qu'il est possible de retracer à partir de recherches dans les archives et la littérature ne saurait être assimilée à l'opinion générale des spécialistes, et encore moins à celle de la population. Il s'agit plutôt de récits produits par des critiques, des journalistes, des architectes ou des institutions influentes, qui ont toutefois exercé une influence sur les opinions et les discours ultérieurs et ont donc largement contribué à façonner la culture du bâti. Malgré toutes ses limites, l'étude de comptes rendus médiatiques ouvre toutefois la porte à de nouvelles perspectives au sujet de différentes cultures du bâti, au-delà de la matière construite.

La médiatisation des projets et des bâtiments donnés en exemple dans la partie principale de ce travail montre que différentes attitudes et positions coexistaient. D'une part, certaines publications s'enthousiasmaient pour le boom de la construction et des prouesses techniques réalisées dans ce domaine, et faisaient preuve d'une foi inébranlable en l'avenir et en une croissance supposée illimitée. Le terme de «Trente Glorieuses» illustre cette euphorie qui a marqué les trois décennies ayant suivi la Seconde Guerre mondiale, dont les développements économiques et sociaux ont notamment conduit à la prospérité matérielle d'une large classe moyenne. Cet essor ne pouvait pas durer éternellement, comme le montrera plus tard le rapport *Les Limites à la croissance* (dans un monde fini), commandé par le club de Rome et publié en 1972, un an avant le premier choc pétrolier. Cette étude a été largement relayée dans les médias. On retrouve également des représentations négatives des changements de l'environnement bâti qui – couplées à une position critique vis-à-vis de la croissance ainsi qu'à des inquiétudes au sujet de la consommation considérable de terres et la pollution croissante – expriment un malaise face aux évolutions générées par le boom de la construction. Il faut souligner que ces opinions coexistaient et que les comptes rendus négatifs et les critiques formulées ont contribué à l'abandon de

certains grands projets, en particulier dans le domaine des infrastructures énergétiques, et ce dès les premières années de l'après-guerre.

Il est toutefois indéniable que, face aux avis positifs, les opinions critiques se sont multipliées à partir de la fin des années 60, et plus encore du début des années 1970. Cela s'observe dans la presse quotidienne et spécialisée ainsi que dans diverses publications: *Bauen als Umweltzerstörung (La construction comme destruction de l'environnement)*⁵⁸⁰ de Rolf Keller, les albums illustrés *Alle Jahre wieder saust der Presslufthammer nieder (Ronde annuelle des marteaux-piqueurs ou les Mutations d'un paysage)*⁵⁸¹, *Hier fällt ein Haus, dort steht ein Kran und ewig droht der Baggerzahn oder Die Veränderung der Stadt (Ici, une maison s'effondre, là il y a une grue, et les dents de la pelleteuse nous menacent éternellement ou La transformation de la ville)*⁵⁸² de Jörg Müller, *Die Landschaftsfresser (Les dévoreurs de paysages)*⁵⁸³ de Jost Krippendorf et *Verwandelte Schweiz, verschandelte Schweiz? (Suisse transformée, Suisse défigurée)*⁵⁸⁴ d'Erich Schwabe.

Ces représentations faisaient partie d'un discours international apparu au début des années 1960, que l'on retrouvait par exemple dans *Déclin et survie des grandes villes américaines*⁵⁸⁵ de Jane Jacobs aux USA, *Die gemordete Stadt (La ville assassinée)*⁵⁸⁶ de Wolf Jobst Siedler en Allemagne, suivi de *Die Unwirtlichkeit unserer Städte (L'inhospitalité de nos villes)*⁵⁸⁷ d'Alexander Mitscherlich, ainsi que *Les erreurs monumentales*⁵⁸⁸ de Michel Ragon en France.

Les publications de ce type se sont multipliées à partir des années 1970, ce qui s'explique par le fait que les effets spatiaux et esthétiques du boom de la construction, qui sont apparus dans les années 1950 et se sont intensifiés dans les années 1960, étaient désormais bien plus perceptibles dans l'espace bâti, dans toute leur ampleur et leur envergure. Cela s'applique tout particulièrement aux grands projets de construction dont les phases de conception et de construction s'étendaient souvent sur plusieurs années,

voire plusieurs décennies; les résultats de la forte activité de construction n'ont donc été visibles que tardivement. Cela vaut également pour les idées et les modèles urbanistiques et architecturaux du modernisme tels qu'ils ont été présentés durant les premières années des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM). Il était ainsi question de la ville fonctionnelle dès 1933 à l'occasion du quatrième congrès, mais les résultats n'ont été formulés et publiés sous la forme de la *Charte d'Athènes* qu'en 1943, durant la Seconde Guerre mondiale. En raison de la date de publication ainsi que des effets de la guerre et de la reconstruction, ce n'est que durant les années d'après-guerre que la restructuration a été mise en œuvre d'après les principes de la Charte, notamment à travers une séparation fonctionnelle non seulement de la ville mais aussi des paysages et du territoire.

Même si de nombreux maîtres d'œuvres et architectes ont tiré profit du boom de la construction sur le plan économique, les transformations architecturales et spatiales ont suscité un certain malaise chez de nombreux spécialistes, mais aussi au sein de la population. Cela se reflète dans différents aspects qui peuvent être considérés comme une contre-réaction à ces évolutions. Certains architectes ne voulaient pas se soumettre aux pratiques de construction industrielles du modernisme et ont préféré concevoir des architectures utopiques ou visionnaires. Les collectifs d'architectes Archizoom, Archigram, Superstudio, Missing Link, Zünd-Up et bien d'autres encore en sont des exemples. L'État a lui aussi réagi: la *Loi fédérale sur la protection de la nature et du paysage* a été adoptée en 1966, posant les fondements juridiques de la protection du patrimoine, de la nature et des paysages à l'échelon de la Confédération. En outre, sur la base de l'*Arrêté fédéral instituant des mesures urgentes en matière d'aménagement du territoire* de 1972, qui obligeait les cantons à définir des zones protégées pour les zones résidentielles et les paysages importants, ont débuté à partir de 1973 les travaux de rédaction de l'*Inventaire*

fédéral des sites construits à protéger en Suisse (ISOS). L'objectif de cet inventaire national des sites construits n'était pas de recenser des bâtiments individuels d'importance historique, mais plutôt d'évaluer qualitativement des agglomérations dans leur globalité, en tenant compte des perspectives urbaines et des structures spatiales essentielles comme les rues, les places, les jardins et les espaces verts.⁵⁸⁹ L'inventaire suivait ainsi une approche holistique et contextuelle de l'environnement bâti, centrée sur le principe de «conservation intégrée du patrimoine» tel qu'il a été promu dans le cadre de la très remarquée Année européenne du patrimoine architectural en 1975, sous la devise «Un avenir pour notre passé». Le concept de «conservation intégrée du patrimoine» est axé sur une approche globale des paysages anthropiques et de leurs témoins architecturaux historiques, ainsi que sur l'intégration des pratiques de conservation du patrimoine dans tous les projets de construction.⁵⁹⁰ De plus, au début des années 1970, les mouvements de protection de l'environnement et de la nature ainsi que le mouvement anti-nucléaire ont gagné en popularité suite à l'ouverture et la politisation de la société après le mouvement de 1968. Dans le même temps, les protestations de la société civile se sont renforcées. Elles visaient des projets de construction concrets, la plupart du temps de grande échelle, ou les processus d'élaboration de ces derniers, et constituent l'une des bases de la participation aux processus de conception qui s'est renforcée avec le temps. Enfin, un nouveau courant architectural s'est imposé dès les premières années de boom. Le Postmodernisme, critique non seulement de l'esthétique qui dominait alors mais aussi plus généralement des pratiques de construction et de la culture du bâti des années d'essor, est apparu dans les années 1970 et est devenu en quelques décennies l'un des principaux modèles à travers le monde.

Se pencher sur l'Histoire ne permet pas seulement d'acquérir des connaissances sur le passé, mais aussi de mieux comprendre le présent. Nombre des thèmes majeurs qui ont marqué la période s'étendant de 1945 à 1975 sont de nouveau ou encore et toujours d'actualité, près de cinquante ans après les années de boom. Il est donc possible d'établir des parallèles entre les deux époques à différents niveaux, et dont on peut, dans le meilleur des cas, tirer des enseignements au sujet des cultures du bâti d'aujourd'hui et de notre gestion de l'environnement bâti contemporain. L'influence sur les cultures du bâti et sur l'environnement bâti d'après-guerre exercée par la croissance démographique exponentielle, survenue après la Seconde Guerre mondiale à la suite d'une augmentation du taux de natalité et de l'immigration d'une main-d'œuvre dont le pays avait grand besoin, a été considérable.

La perspective d'une Suisse comptant dix millions d'habitants a fait l'objet de discussions, s'est rapidement répandue et a été intégrée, aux échelons cantonal et communal, aux modèles de planification et aux concepts généraux consacrés à l'évolution future des zones habitées et au développement des infrastructures techniques et sociales.⁵⁹¹ Dès les années de boom, l'idée d'une Suisse dans laquelle vivrait dix millions de personnes a eu un impact direct sur les planifications et sur l'environnement bâti. Cette croissance démographique fulgurante a également suscité des craintes et des ressentiments au sein du monde politique et de la société. Dans les années 1970, les électeur·rice·s suisses ont eu à se prononcer sur trois initiatives populaires contre l'emprise étrangère. L'initiative Schwarzenbach, rejetée en 1970, est devenue tristement célèbre. Elle a été suivie quatre ans plus tard par l'initiative populaire contre l'emprise et la surpopulation étrangère en Suisse, elle aussi rejetée, qui avertissait d'un surpeuplement à venir, qui constituerait un «danger mortel» en raison des pénuries de denrées alimentaires, des coûts croissants de la pollution environnementale et

de la destruction des «terres agricoles les plus précieuses causée par la construction de lotissements» qu'il impliquerait.⁵⁹² Les prévisions de croissance ne se sont toutefois pas concrétisées, la hausse de la population ralentissant significativement dès les années 1970. Cette évolution inattendue a notamment eu pour conséquences la surdimension de certains projets de construction, trop peu utilisés, ainsi que la non-réalisation de nombreux projets de création de villes nouvelles et d'agrandissement de zones résidentielles.

Depuis le début des années 2020, la population croît de nouveau à un rythme inégalé depuis les années de boom. En 2024, la population suisse résidente permanente était d'environ neuf millions de personnes, et la Suisse devrait atteindre dix millions d'habitants en 2040 – ce qui fait toujours l'objet de controverses et d'instrumentalisation politique comme il y a plus de cinquante ans.⁵⁹³ L'Union démocratique du centre (UDC) a ainsi lancé en 2024 une initiative populaire appelée «Pas de Suisse à 10 millions ! (initiative pour la durabilité)». Celle-ci met en garde contre une «véritable explosion démographique» qui menacerait de surcharger les infrastructures locales et de détruire la nature, et exhorte ainsi à limiter l'immigration.⁵⁹⁴ Des mots-clés tels que «stress lié à la densité» ou «dilemme d'aménagement du territoire» sont au cœur des débats actuels autour de la densité de population en Suisse.⁵⁹⁵ Les statistiques disponibles relatives aux dates de construction des complexes résidentiels existants aujourd'hui montrent certes que les lotissements érigés au début du XXI^e siècle sont moins nombreux que ceux bâtis durant les années de boom,⁵⁹⁶ mais ces transformations de l'environnement bâti sont néanmoins à nouveau source de malaise au sein d'une grande partie de la population.

L'analogie entre les années de boom et les années 2020 peut s'étendre à d'autres défis sociaux et relevant de l'aménagement du territoire: la consommation énergétique en pleine croissance et le développement des infrastructures qui en résulte ont massivement transformé

l'environnement bâti de la Suisse à partir des années 1950. Aujourd'hui, la transition urgente vers les énergies renouvelables implique un nouvel aménagement des infrastructures. Ces nouvelles technologies occuperont elles aussi de grandes surfaces à travers des parcs éoliens ou solaires et leur conception devrait, en raison de leurs effets sur le paysage, être effectuée selon des considérations non seulement d'ordre énergétique, mais relevant également de la culture du bâti.

De plus, des thèmes tels que la protection de l'environnement, le volume croissant du trafic et le mitage qui en résulte, dont il était déjà largement question dans les publications des années 1970 évoquées plus haut, représentent encore au XXI^e siècle des défis majeurs pour l'aménagement du territoire. De nos jours, le mitage est à mettre en relation avec le concept «d'urbanisation vers l'intérieur».⁵⁹⁷ En de nombreux endroits, ce phénomène entraîne toutefois – malgré de bonnes intentions – une nouvelle vague de démolitions-reconstructions en Suisse, qui touche cette fois les bâtiments des années de boom. Dans de nombreux cas, ces ouvrages doivent faire l'objet de travaux de rénovation après une cinquantaine d'années d'exploitation, mais leur démolition survient bien avant la fin de leur durée de vie.

Dans le débat portant sur la culture du bâti, on peut aussi dresser de surprenants parallèles entre le présent et le passé concernant le boom de la construction et les transformations de l'environnement bâti imminentes ou déjà survenues. À l'été 2024, un article de Sacha Batthyany et Peer Teuwsen intitulé «La Suisse est laide: voyage dans un pays rempli de crimes architecturaux»⁵⁹⁸ a paru dans la NZZ. Les auteurs y dénoncent les «innombrables péchés architecturaux», la «succession d'affronts visuels» et «le fatras de constructions dépourvue d'idée et d'âme» que l'on rencontre au sein de l'environnement bâti. «Tel un cancer, la densification et la maximisation des profits rongent les collines et les prairies, les rendant d'une monotonie saisissante. Au départ, seuls les lieux situés près des autoroutes étaient concernés, mais ce phénomène nuisible métastase.

La démolition de maisons de bonne qualité, afin de les remplacer par des bâtiments insignifiants, mais qui maximisent le coefficient d'utilisation, se répand désormais dans des zones jusqu'ici épargnées.»⁵⁹⁹ Les auteurs sont loin d'être les seuls à percevoir et à juger les choses de cette manière et à éprouver un véritable malaise vis-à-vis des évolutions architecturales contemporaines. En effet, de nombreuses initiatives et stratégies privées et politiques sont apparues au cours des dernières années, en particulier dans les régions germanophones, afin de promouvoir une «bonne» ou «haute» culture du bâti ainsi qu'une meilleure qualité de l'espace bâti.⁶⁰⁰

L'article de la NZZ est intéressant notamment en raison du vocabulaire employé, les ouvrages et les transformations de l'environnement bâti y étant décrits en employant une terminologie de pathologies. Les auteurs y établissent des comparaisons avec un corps humain atteint d'un cancer. On retrouve une même utilisation de la langue, presque mot pour mot, dans le livre de Rolf Keller publié en 1973, lorsqu'il évoque des «tumeurs cancéreuses» et le fait que «l'agglomération urbaine [...] se propage sur le corps malade de la banlieue comme un ulcère».⁶⁰¹ Rolf Keller n'a toutefois pas été le premier à décrire l'environnement bâti à travers de telles images et analogies. Marguerite Burnat-Provins, initiatrice du *Patrimoine suisse* (qui s'appelait alors *Ligue pour la Beauté*) a ainsi publié dès 1905 «Les Cancers» dans la *Gazette de Lausanne*, un appel à protéger les paysages suisses dans lequel les constructions d'hôtels et d'infrastructures, particulièrement nouvelles pour l'époque, étaient comparées à des tumeurs cancéreuses.⁶⁰² Entre 1880 et 1910, la Suisse a connu une croissance démographique aussi élevée, en pourcentage, que pendant les années de boom qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Au tournant du siècle dernier, les habitant-e-s du pays ont donc été confronté-e-s à des transformations majeures de leur environnement bâti, en raison de la croissance urbaine induite par l'industrialisation et de la première vague de développement des infrastructures de transport et de l'énergie. Ce

malaise récurrent provoqué par les grands bouleversements du bâti est lié aux sentiments de perte, de changement et de nostalgie inhérents à l'être humain.

Ces propos, séparés par plus d'un siècle, n'ont pas seulement en commun la comparaison de la construction avec une maladie mortelle. Ils partagent également une critique de la construction des différentes époques et un rejet des ouvrages nouveaux, qualifiés de laids et perçus comme un danger pour une image de la Suisse idéalisée et commercialisable.

Aujourd'hui, pour des raisons économiques et au profit de la densification, nombre de constructions et d'ensembles de l'après-guerre sont détruits afin de bâtir de nouvelles structures de plus grande taille et plus denses.⁶⁰³ Le rejet esthétique des bâtiments d'après-guerre et le sentiment de malaise qu'ils suscitent encore auprès d'un grand nombre de Suisses joue un rôle central dans la disparition de ces témoins historiques qui passe la plupart du temps inaperçue. Cela aussi peut être mis en parallèle avec l'époque des années de boom, durant laquelle des édifices hérités du XIX^e et du début du XX^e siècle, considérés comme laids et excessivement décorés, ont été démolis en masse à travers le pays pour faire place à un urbanisme guidé par l'automobile ou à des bâtiments modernes. Une perte regrettée au XXI^e siècle par l'ensemble de la société et des milieux spécialisés. Dans les années 2020, les bâtiments d'après-guerre devront disparaître au profit de concepts d'habitat et d'urbanisme plus actuels et répondre à de nouvelles exigences techniques et fonctionnelles, et l'on peut partir du principe que les générations futures regretteront également la disparition de ces témoins bâtis. Il faut mettre un terme à la démolition de ces témoins des différentes cultures du bâti des années de boom, non seulement pour des raisons liées à l'histoire culturelle, mais aussi à la durabilité. En effet, 82,5 pour cent des déchets produits en Suisse proviennent du secteur de la construction,⁶⁰⁴ et les matériaux modernes comme le béton, dont la production requiert une forte consommation d'énergie,

possèdent un cycle de vie nettement plus long – pour autant qu'ils soient maintenus en état. L'entretien, la transformation et la réutilisation des bâtiments d'après-guerre contribuent ainsi à la réduction des quantités de déchets et à la durabilité du secteur de la construction. Pour cela, il convient de diffuser les connaissances au sujet des cultures du bâti de l'époque, de valoriser leurs ouvrages et de surmonter le malaise que les constructions des années de boom suscitent depuis les années 1970 et qui les accompagne aujourd'hui encore.

- [576] BSA Bund Schweizer Architekten (FAS Fédération des Architectes Suisses) n. d.
- [577] A l'heure actuelle, il n'existe que des monographies approfondies au sujet de femmes «exceptionnelles», telle que Lux Guyer: Claus/Huber 2023. Des recherches sur des femmes moins célèbres, comme Claire Rufer, architecte de la SAFFA (exposition suisse du travail des femmes qui s'est tenue pour la première fois en 1928) ou sur d'autres formes de contributions féminines à la culture du bâti sont encore à venir, voir Berner Heimatschutz (Protection du patrimoine de Berne), Région de Berne Mittelland 2024. Voir aussi: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte (Société d'histoire de l'art en Suisse) 2024.
- [578] Mayntz 1993, p. 102.
- [579] Mayntz 1993, p. 104–106.
- [580] Keller 1973.
- [581] Müller 1973.
- [582] Müller 1976.
- [583] Krippendorf 1986.
- [584] Schwabe 1975.
- [585] Jacobs 1961.
- [586] Siedler/Niggemeyer/Angress 1964.
- [587] Mitscherlich 1969.
- [588] Ragon 1971.
- [589] Bundesamt für Kultur (Office fédéral de la culture) 2020b.
- [590] Kirschbaum n. d.
- [591] Voir Burckhardt/Frisch/Kutter 1955; Zehnder 2021.
- [592] Haas 2000.
- [593] «Erstmals hat die Schweiz offiziell neun Millionen Einwohner» («Pour la première fois, la Suisse compte officiellement 9 millions d'habitants») 2024.
- [594] «Eidgenössische Volksinitiative Keine 10-Millionen-Schweiz! (Nachhaltigkeitsinitiative)» («Initiative populaire fédérale 'Pas de Suisse à 10 millions ! (initiative pour la durabilité)'») 2025.
- [595] Voir Messmer/Zucker/Zulliger 2024.
- [596] Sur l'ensemble des bâtiments résidentiels actuels, 550 590 ont été construits entre 1946 et 1980, et 331 461 entre 2001 et 2023. Voir Office fédéral de la statistique 2023.
- [597] Bundesamt für Raumentwicklung (ARE) (Office fédéral du développement territorial) 2017.
- [598] «Die Schweiz ist hässlich: Unterwegs in einem Land voller architektonischer Verbrechen». Batthyany/Teuwsen 2024.
- [599] Batthyany/Teuwsen 2024.
- [600] Voir par exemple Braum 2011; Office fédéral de la culture 2018; 2020a; 2021; Chancellerie fédérale d'Autriche 2011.
- [601] Keller 1973, p. 27.
- [602] Burnat-Provins 1905.
- [603] Voir CORRECTIV CrowdNewsroom GmbH n. d.
- [604] Conseil fédéral suisse 2022.

Crédits

Autrices et auteurs

Christina Haas, Torsten Korte, Anne-Catherine Schröter, Harald R. Stühlinger

Traductions

Allemand → Français

Louis Quentin Auberger

Anne Ravaux

Maria Nievoll (y'plus)

Allemand → Italien

Cristiana Gherpelli

Révision / correction de l'allemand

Judith Kreiner, Vienne

Révision / correction du français

Y'plus, Graz

Louis Quentin Auberger

Anne Ravaux

Maria Nievoll

Révision / correction de l'italien

Y'plus, Graz

Cristiana Gherpelli

Mise en page

Gerschwiler & Berrel, Bâle, Sina Gerschwiler

Illustrations

Gerschwiler & Berrel, Bâle, Sina Gerschwiler

Lithographie

Kostal & Schindler OG, Wien

Impression / reliure

Gerin Druck, Wolkersdorf

Papier

Magno Volume 90g

Typographie

Suisse Int'l, TWK Burns

Droits d'auteurs

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur dans son intégralité. Toute utilisation est interdite sans l'accord des auteurs. Cela s'applique particulièrement à la reproduction à des fins commerciales, au microfilmage, au stockage et au traitement par des systèmes électroniques ainsi qu'à l'entraînement de modèles d'IA.

© 2026

Triest Verlag für Architektur, Design und Typografie, Zurich, triest-verlag.ch
ainsi que les autrices et les auteurs.

ISBN 978-3-03863-103-3

Ce livre est également disponible dans des éditions en allemand et en italien.

Edition allemand ISBN 978-3-03863-102-6

Edition italienne ISBN 978-3-03863-104-0

Dans le cadre du soutien à l'édition, la Triest Verlag est subventionnée par l'Office fédéral de la culture pour les années 2026–2028.

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Set, DOI: 10.61037/TVA00040

Perspectives sur l'espace bâti,

DOI: 10.61037/TVA00041

Territoire, DOI: 10.61037/TVA00042

Région, DOI: 10.61037/TVA00043

Ville, DOI: 10.61037/TVA00044

Mises en valeur et malaises au sein des cultures du bâti 1945–1975, DOI: 10.61037/TVA00045

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.



Remerciements

Remerciements personnels

Au début de l'année 2019, alors que j'occupais le poste de professeur d'histoire de l'architecture, de la construction et de l'urbanisme à l'Institut d'architecture de la Haute école d'architecture, de construction et de géomatique (HABG) de la Haute école spécialisée du nord-ouest de la Suisse (FHNW) à Muttentz, l'idée d'un projet de recherche sur les «cultures du bâti en Suisse» a pris forme. La demande correspondante a été présentée au printemps de la même année auprès du Fonds national suisse (FNS) et a reçu une réponse favorable à la fin de l'automne. Nous tenons donc tout d'abord à remercier chaleureusement le FNS pour le financement de ce projet de recherche ainsi que le soutien financier apporté à la présente publication. Ce fut un grand plaisir de pouvoir travailler en collaboration avec les employés du FNS, qui ont toujours fait preuve de professionnalisme, nous ont constamment aidés et apporté un soutien précieux - un immense merci à eux.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Annette Hell, alors directrice de l'Institut d'architecture de la HABG, pour avoir mis en place les conditions nécessaires, et en particulier à Oswald Hari, sans l'organisation avisée et la bienveillance constante duquel cette demande n'aurait sans doute jamais vu le jour. Ce n'est que grâce au soutien humain apporté par le département de recherche de l'Institut d'architecture, sous la forme d'une assistante, que cette demande de recherche a pu voir le jour. Je tiens à remercier chaleureusement ici Jacqueline Maurer pour sa collaboration harmonieuse et son attitude stimulante durant la phase d'élaboration de la demande. J'ai bénéficié d'un soutien tout particulier de la part de la Dre. Anna Knofler, directrice du service d'aide à la recherche de la FHNW et la remercie tout particulièrement pour ses nombreuses remarques pertinentes et ses conseils avisés qui ont largement contribué au succès de cette demande. Je tiens également à remercier Christoph Bachmann, contrôleur de gestion de la HABG, ainsi que Kristin Grimbichler pour leur soutien déterminant dans l'établissement des états financiers.

La mise en œuvre de ce projet de recherche d'une durée de trois ans a nécessité la constitution d'une équipe de chercheurs, que Jacqueline Maurer et moi-même avons sélectionnés en ligne à l'issue d'un processus de recrutement qui s'est déroulé dans le contexte de la crise du coronavirus de 2020. Christina Haas, Anne-Catherine Schröter et le Dr. Torsten Korte ont véritablement accompli un travail exceptionnel tout au long du projet. Grâce à leur engagement, leur intelligence et leur perspicacité, ainsi qu'à leurs connaissances techniques approfondies, ils ont répondu avec brio aux questions de recherche posées et ont en outre apporté des résultats d'une grande portée, qui n'étaient pas encore prévisibles au début du projet. Matteo di Milia, en tant qu'assistant étudiant, a toujours accepté avec amabilité de nombreuses tâches fastidieuses, les a accomplies de manière irréprochable et a apporté le meilleur soutien possible aux chercheurs. Je tiens donc à adresser mes plus vifs remerciements à mon équipe, que l'on n'aurait pas pu rêver meilleure.

Harald R. Stühlinger

Remerciements à l'équipe de recherche

Au cours de ce projet de recherche, l'équipe a non seulement étudié, analysé et évalué des études de cas dans différentes régions de Suisse, mais elle a également entretenu un dialogue permanent avec des chercheuses et chercheurs, des spécialistes, des urbanistes et d'autres expert-e-s afin de mener une réflexion critique sur les résultats de la recherche et de les approfondir. Nous tenons tout d'abord à remercier tout particulièrement les deux membres du comité consultatif, Sonja Hildebrand et Bruno Marchand. Par leurs suggestions, leurs remarques et leurs commentaires, ils ont largement contribué à la compréhension des différentes cultures du bâti en Suisse. De plus, des ateliers ont été organisés à trois étapes clés du projet afin de discuter et d'examiner de manière critique les résultats obtenus avec des enseignants,

des chercheurs et des professionnels. Un premier atelier s'est tenu en février 2022 à la FHNW de Muttentz sur le thème des «cultures du bâti», auquel ont participé Katrin Albrecht, Aita Flury, Isabel Haupt, Ingrid Holzschuh, Christoph Wieser, Valentin Lang et Paola Maranta. En mars 2022, un atelier consacré au thème de la «préfabrication» s'est tenu à l'EPFL à Lausanne, au cours duquel Raphael Sollberger, Sarah Schlachetzki, Silke Langenberg et Diego Maddalena ont discuté avec l'équipe de recherche du développement des éléments de construction préfabriqués en Suisse. Enfin, en décembre 2023, les premiers résultats de la recherche ont été présentés et longuement discutés à la FHNW de Muttentz par Axel Simon, Anne Brandl, Susanne Vécsey et Valentin Lang. Nous tenons à les remercier tous chaleureusement pour leur engagement ainsi que pour les nombreux échanges et réflexions.

Une première présentation exhaustive des résultats de la recherche a eu lieu dans le cadre du colloque «Cultures du bâti des années de boom» qui s'est tenu en juin 2023 à la FHNW de Muttentz. Nous tenons à remercier les intervenants Melchior Fischli, Cyril Kennel, Gerold Kunz, Lorenzo Roberto Pini, Regula Steinmann, Vanessa Vogler, Lukas Zurluh, Nicola Navone et Silke Langenberg, ainsi que tous les participants issus des milieux de la recherche et de la pratique de la culture du bâti, dont les contributions et les discussions ont apporté des impulsions importantes au projet.

Une partie essentielle de ce travail de recherche s'est appuyée sur la consultation de vastes fonds documentaires et de plans conservés dans de nombreuses archives. Nous remercions chaleureusement le personnel de ces institutions de nous avoir fourni ces sources, de nous avoir donné accès à leurs fonds, ainsi que pour leur soutien dévoué et leurs conseils avisés. Nous adressons nos remerciements particuliers aux Archives de la construction moderne (ACM), notamment à Salvatore Aprea et Barbara Galimberti, aux Archives de la Ville de Lausanne avec Amaud van Schilt, aux Archives économiques suisses, en particulier à Martin Lüpold et Irene Amstutz, aux archives d'entreprise de Novartis, notamment à Florence Wicker et Walter Dettwiler, à la Fondazione Archivi Architetti Ticinesi, en particulier à Raffaella Macaluso et Angela Rivero Ortel, aux archives d'entreprise de Lombardi SA et à leur collaborateur Francesco Amberg, aux Archives de la Ville d'Aigle, à CFF Historic, aux archives des PTT ainsi qu'à l'Archivio di Stato del Cantone Ticino.

Au cours de ce projet de recherche, nous avons également eu l'occasion de nous entretenir avec de nombreux spécialistes et témoins de l'époque. Nous remercions tout particulièrement Léopold Veuve, René Vittone, Jacques Barbier et Jean-Pierre Dresco pour leurs éclairages sur le quotidien professionnel chez AAA, ainsi que Hans Facchin, Ursula Mohr-Suter et Regine Landmann pour leurs témoignages et les entretiens consacrés à Suter + Suter, qui n'auraient pas pu avoir lieu sans le soutien de Philipp Mohr et Mathis Füssler. Nous remercions chaleureusement Juri Jaquemet et Tim Hellstein pour les informations qu'ils nous ont fournies sur l'histoire de la PTT. Enfin, un grand merci à toutes les personnes qui nous ont permis d'accéder aux bâtiments et sites étudiés.

Nous tenons à remercier très chaleureusement Andrea Wiegmann, des Éditions Triest, pour sa volonté de diffuser ces découvertes scientifiques auprès d'un large public. C'est grâce à son engagement sans faille dans la recherche de financements et à son travail éditorial rigoureux que cette œuvre titanesque a pu voir le jour. Nous remercions chaleureusement Sina Gerschwiler pour son travail créatif et soutenu qui a permis la conception graphique très réussie du présent ouvrage. Nous adressons également nos remerciements particuliers à tous les sponsors, dont le soutien généreux a rendu possible la parution de cette publication.

Christina Haas
Anne-Catherine Schröter
Torsten Korte
Harald R. Stühlinger

Cette publication a été rendue possible grâce au soutien de:

